



9th International LAB Meeting - Summer Session 2007

European Ph.D. on
Social Representations and Communication
At the Multimedia LAB & Research Center, Rome-Italy

Social Representations In Action and Construction
In Media and Society

"Structural Approach to Social Representations.
Advanced courses on Analysis of Similarity
and Evoc package"

From 07th - 15th July 2007

http://www.europhd.eu/html/_onda02/07/09.00.00.00.shtml



Scientific Material

European Ph.D

on Social Representations and Communication

International Lab Meeting Series 2005-2008



www.europhd.psi.uniroma1.it
www.europhd.net
www.europhd.it

**STEREOTYPE DE LA CATEGORIE ET NOYAU DE LA
REPRESENTATION SOCIALE**

P. Moliner & J. Vidal

Laboratoire de Psychologie Sociale. EA737.
Université Paul Valéry. Montpellier III.

Moliner, P. Vidal, J. (2003). Stéréotype de la catégorisation et noyau de la représentation.
Revue Internationale de Psychologie Sociale. 1, 157-176.

STEREOTYPE DE LA CATEGORIE ET NOYAU DE LA

REPRESENTATION SOCIALE

Résumé : Cette recherche s'intéresse aux relations entre catégorisation sociale et représentation sociale. Il s'agit d'établir les différences et les similitudes entre ces deux types de structures cognitives lorsqu'elles concernent un groupe social. On cherche notamment à savoir si les éléments centraux de la représentation de ce groupe sont identiques aux éléments stéréotypiques de la catégorisation de ce même groupe. Dans une première étude on mesure la centralité et la stéréotypie de 20 traits relatifs aux personnes âgées. On constate une forte corrélation entre les deux mesures. Dans une seconde étude on expose des sujets à une information venant contredire une croyance à la fois centrale et stéréotypique. On constate que la centralité de la croyance est plus résistante à la contradiction que son caractère stéréotypique.

Mots clés : Catégorisation sociale, Représentation sociale, Stéréotype, Noyau.

Introduction

Si l'on s'intéresse à la manière dont les individus perçoivent les membres d'un groupe donné, il est possible de mobiliser deux cadres théoriques bien différents. Le premier, sans doute le plus évident, est celui de la catégorisation sociale (Tajfel, 1972) et fait appel à la notion de stéréotype (Lippman, 1922). Le second, moins classique, est celui des représentations sociales (Moscovici, 1961) et fait appel à la notion de noyau (Abric, 1976). Des travaux tels que ceux de Katz et Braly (1933), de Tajfel, Sheikh et Gardner (1979), de Doise, Deschamps et Meyer (1978) relèvent de la première approche. Les recherches de Dorai (1989), de Mamontoff (1995) ou d'Abric et Campos (1996) relèvent de la seconde. Certes, ces deux cadres théoriques ne sont pas étrangers l'un à l'autre et plusieurs auteurs ont déjà souligné leurs imbrications, voire leurs ressemblances. Par exemple, pour Jodelet (1984, p.360) les représentations sont *“des catégories qui servent à classer les circonstances, les phénomènes, les individus auxquels nous avons affaire.”*. Pour Abric (1987, p.71) *“le propre d'une représentation est de produire un système de catégorisation”*. Enfin, pour Corneille et Leyens (1999, p.63) *“Les représentations sociales entretiennent de nombreux aspects communs avec les catégories...”*. Pourtant, en dépit de ces prises de position, rares sont les recherches apportant des résultats convaincants qui permettraient de cerner avec précision ce qui distingue et ce qui rapproche catégorisation et représentation sociales. La présente recherche ambitionne de contribuer à cette problématique. Son enjeu principal consiste à savoir si la mobilisation de deux cadres théoriques et méthodologiques différents pour étudier un même objet nous conduira à des conclusions similaires ou différentes. Dans ce but, nous nous intéresserons à la manière dont les personnes âgées sont perçues par de jeunes adultes. Le choix des personnes âgées comme groupe cible nous a semblé particulièrement pertinent pour deux raisons. En premier lieu, il s'agit d'un groupe à forte visibilité sociale dont tout un chacun a pu côtoyer certains membres, au moins au sein de sa propre famille. En second lieu, les évolutions sociales, médicales et techniques que

connaît notre société confèrent aujourd'hui à la notion de "personne âgée" une certaine ambiguïté propice, selon nous, à l'élaboration de représentations sociales. Nous nous trouvons donc en présence d'un objet que rien n'interdit, *a priori*, d'étudier selon la double approche de la catégorisation et des représentations sociales.

Dans une première étude, nous nous proposons d'explorer, selon une double approche théorique et méthodologique, la catégorisation/représentation "personnes âgées". Nous nous interrogerons, en particulier, sur le degré de correspondance entre éléments stéréotypiques et éléments centraux. En cela, cette étude rejoint le travail de Dorai (1989). Rappelons que cet auteur s'est intéressé à la représentation des immigrés dans la population française dans le but de "*susciter une réflexion sur le lien qu'il peut y avoir entre la représentation sociale, particulièrement son noyau central, et le stéréotype.*" (Dorai, 1989, p.100). Toutefois, à l'époque où l'auteur réalise sa recherche, il ne dispose pas d'une méthodologie fiable pour identifier le noyau de la représentation qu'il étudie et l'on peut critiquer la méthode qu'il emploie pour identifier les éléments stéréotypiques de la catégorie. Ainsi, bien que les résultats de cette recherche soient particulièrement intéressants, ils ne permettent pas de conclure avec certitude à une correspondance entre stéréotype et noyau. C'est pour palier à ces difficultés que, dans notre première étude, nous avons utilisé "en parallèle" des méthodologies classiques et reconnues pour l'identification des stéréotypes et du noyau.

Dans une seconde étude, nous tenterons de savoir si les éléments stéréotypiques et les éléments centraux réagissent de la même manière à un processus d'influence sociale. En effet, plusieurs travaux ont montré que, sous certaines conditions, les éléments centraux d'une représentation pouvaient être sensibles à des informations venant les contredire (Mugny, Moliner, Flament, 1997; Mugny, Quiamzade, Tafani, 2001). C'est notamment le cas lorsque l'information contradictoire est attribuée à une source de haut statut épistémique (par exemple un expert) et quand la compétence de la source ne vient pas remettre en cause la compétence propre des sujets (Tafani, Mugny, Bellon, 1999). Dans le même sens, différents travaux ont abordé la question du changement des stéréotypes induit par une exposition à des informations contre stéréotypiques (Weber et Crocker, 1983; Hewstone, 1989). En particulier, selon Weber et Crocker (1983), l'ampleur du changement serait proportionnelle à la quantité d'information venant contredire le stéréotype (modèle de l'incrémentation dit du "book keeping"). La question se pose alors de savoir si les phénomènes que l'on observe dans ces deux champs de recherche sont identiques ou différents. Il s'agira notamment de savoir si une même information contradictoire peut avoir les mêmes effets (ou des effets différents) sur la centralité et sur le degré de stéréotypie d'une croyance.

Catégorisation sociale et stéréotypes

La catégorisation sociale est, on le sait, un processus d'ordonnement des individus en catégories qui "*sert à systématiser et à ordonner l'environnement social [...] et joue un rôle dans l'orientation pour l'action et l'actualisation des valeurs.*" (Tajfel, 1972, p.293). Ce processus débouche sur l'élaboration de

catégories qui sont des “*constructions mentales*” (Corneille, 1997). Contrairement au groupe, qui existe bel et bien dans l’environnement social, la catégorie n’existe que “*dans la tête du sujet*” (de la Haye, 1998, p.28). Mais en raison de son ancrage social (Lorenzi-Cioldi, 1988, Corneille, 1997), on peut penser que pour les individus, la catégorie est probablement plus prégnante et plus réelle que le groupe auquel elle correspond. Précisons enfin que la catégorisation sociale ne peut se comprendre qu’en tant que processus collectif puisqu’elle contribue à l’élaboration des identités sociales (Tajfel & Turner, 1979). Ainsi, pour savoir comment des sujets perçoivent les individus qu’ils ont classés dans une même catégorie, il convient de s’interroger sur les divers traits constitutifs de cette catégorie. Les recherches obéissant à cette logique sont fort anciennes et comptent parmi les plus célèbres de la psychologie sociale (Katz et Braly, 1933). Très tôt, elles ont mis en évidence un phénomène particulier. Généralement, il existe, parmi les différents traits constitutifs d’une catégorie, certains traits faisant consensus dans une population donnée. Ces traits constituent ce que l’on appelle le stéréotype et que l’on peut définir comme l’ensemble des caractéristiques que les membres d’un groupe attribuent, de manière consensuelle, aux membres d’un autre groupe.

A l’origine lorsque Lippman (1922) introduit la notion de stéréotype, c’est une notion assez ambiguë qui fait son apparition, et les méthodes de mesures s’attachent principalement aux aspects évaluatifs et descriptifs. Aux évolutions du concept de stéréotype, correspondent des méthodologies variées, qui s’appuient sur des conceptions différentes. Ainsi, certaines méthodes utilisèrent un matériel pictural. Rice (1926-1927), va présenter aux sujets des images de personnes de groupes sociaux différents. Dès lors que la reconnaissance est supérieure au hasard il présuppose qu’un stéréotype est à l’oeuvre. D’autres (Brand, Ruiz et Padilla, 1974), utilisent les images comme moyen de mesurer les préférences ethniques. L’outil visuel permet aussi de mettre à jours des biais à l’encodage d’une information ambiguë (Duncan, 1976). Ce type de matériel a l’avantage d’éviter les codes verbaux et Brewer et Lui, (1989) l’utiliseront pour montrer que les caractéristiques physiques perceptives, telles que l’âge et le sexe par exemple, jouent un rôle déterminant dans la perception des personnes. Mais tout en étant de bons moyens d’activation des stéréotypes, ces méthodologies ne renseignent qu’assez peu sur leur contenu.

Avec la mesure par traits, dont Katz et Braly (1933) sont les initiateurs, l’attention se porte sur le caractère consensuel des éléments constitutifs du stéréotype. Cette méthode a l’avantage de sa simplicité. Elle vise à identifier les stéréotypes partagés en incitant les personnes interrogées à produire elles-mêmes les caractéristiques stéréotypiques d’un certains nombres de groupes cibles. La méthode a permis, entre autre, de mettre en évidence le caractère consensuel des caractéristiques stéréotypiques et de disposer pour un grand nombre de groupe sociaux ou ethniques d’une liste importante de traits. Mais les réticences des sujets à attribuer eux-mêmes des traits ont conduit les chercheurs à s’intéresser à de nouvelles méthodes, dont celle des pourcentages attribués (Brigham, 1971). Il s’agit ici de demander aux sujets d’indiquer sur une échelle graduée de 0 à 100% le pourcentage de membres d’un groupe cible qui possèdent une caractéristique donnée. On peut ainsi présenter aux sujets une liste pré-établie de caractéristiques (ex: “*parmi les personnes âgées, combien possèdent les caractéristiques suivantes ?*”) et obtenir, pour chaque élément de la liste, un score moyen variant de 0% à

100%. En outre, le procédé autorise la production d'exceptions et il présente aussi l'avantage de permettre le calcul de scores individuels de stéréotypisation. Précisons malgré tout que la méthode de Brigham fut contestée par des auteurs qui souhaitaient introduire la notion de représentativité du stéréotype exprimé par rapport à la population générale. Mc Cauley et Stitt (1978), vont ainsi développer le calcul d'un rapport diagnostique. Il s'agit de la probabilité perçue qu'un individu possède un trait, compte tenu de son appartenance à un groupe donné, divisée par la probabilité perçue qu'a une personne quelconque de posséder le même trait. Si l'idée semble séduisante elle présente des résultats parfois contradictoires avec les précédentes études, probablement parce qu'elle invite le sujet à une comparaison entre un groupes particuliers et l'ensemble de la population. Or, ce phénomène de comparaison est artificiel et rien ne permet d'affirmer que ce processus est effectivement à l'oeuvre dans le jugement des personnes. D'autres méthodes, basées sur l'homogénéité (Quattrone, 1986) ont aussi été envisagées. On remarquera que les mesures se sont attachées aux différentes composantes du stéréotype que sont la description, l'évaluation, le consensus, l'homogénéité et la distinguabilité. Mais aucune méthode ne permet d'englober tous ces aspects, et l'objectif de recherche doit guider le choix. En ce qui concerne notre étude, c'est la méthode des pourcentages de Brigham (1971) qui nous a semblé la plus appropriée. Notamment parce qu'elle s'appuie sur la notion de consensus. En effet, cette méthode est basée sur la mise en évidence de l'homogénéité des descriptions du groupe cible et permet de repérer des traits consensuellement attribués par les sujets aux membres de ce groupe

Représentations sociales et noyau

Selon Moscovici (1961), les représentations sont des "*univers d'opinions*" relatifs à des objets de l'environnement social. Ainsi que le remarque Herzlich (1973), les représentations ont un double aspect de contenu et de processus de connaissance. C'est à dire qu'elles sont à la fois un ensemble d'informations et de croyances relatives à un objet et la reconstruction de cet objet (Abric, 1987). Globalement, les représentations sociales participent à la compréhension de l'environnement, à l'identité des groupes et à l'évaluation des objets sociaux (Moliner, 1997). D'un point de vue opératoire, une représentation sociale se présente comme un ensemble d'opinions, d'informations ou de croyances. Mais selon la théorie du noyau (Abric, 1976, 1987, 1994), tous ces éléments n'ont pas le même statut. Certains, de part leurs propriétés symboliques, déterminent la signification des autres. Ces éléments sont dits "*centraux*" et ils forment noyau, c'est à dire qu'ils sont inter-reliés. Le noyau se caractérise par sa grande stabilité et il est quasi unanimement partagé par les membres du groupe qui a élaboré la représentation sociale. Autour du noyau, on trouve des éléments périphériques, moins stables, ayant un caractère opérationnel, plus dépendants du contexte et des variations individuelles. Ainsi, pour connaître la représentation que des sujets se font d'un groupe donné, il convient de recueillir les opinions, informations et croyances qu'ils associent à ce groupe et d'identifier parmi ces divers éléments, ceux appartenant au noyau. Cette identification se fait par la méthode de "*mise en cause*" (Moliner, 1988, 1994) qui repose sur le caractère "*non négociable*" (Moscovici, 1993), ou inconditionnel (Flament, 1994) des croyances centrales. En effet, la grande stabilité des éléments centraux font d'eux des caractéristiques

indiscutables, nécessaires à l'objet. Par conséquent un objet qui ne possède pas ces caractéristiques ne pourra pas être reconnu comme objet de représentation. La méthode consiste donc à présenter aux sujets différentes occurrences successives d'un même objet, chaque occurrence contenant une mise en cause précise (par exemple : Mr X n'est *jamais seul*). Pour chaque occurrence, on demande aux sujets d'indiquer s'ils reconnaissent là l'objet dont on étudie la représentation (Mr X est-il une *personne âgée* ?). Dans notre exemple, si l'élément *seul* est central, alors 100% des sujets doivent répondre par la négative. Pour apprécier la centralité d'un élément, on compare donc la fréquence observée de réponses négatives à une fréquence théorique de 100%. Lorsqu'on observe aucune différence significative, on conclue à la centralité de l'élément.

Représentation ou catégorisation sociale ?

Le processus de catégorisation sociale ne concerne, bien sûr, que les groupes sociaux. Au contraire, le processus de représentation sociale peut concerner de nombreux objets différents. En outre, dans certains cas, la représentation sociale d'un objet englobe un système de catégorisation sociale (voir notamment Jodelet, 1989). Ce sont là des différences fondamentales. Mais, lorsqu'on les applique à un objet tel qu'un groupe social, il semble que les notions de représentation et de catégorisation soient très voisines. Dans les deux cas il s'agit bien de savoirs naïfs que les individus élaborent à propos de ce groupe. Dans les deux cas, nous avons bien affaire à des cognitions permettant la compréhension et l'évaluation. Enfin, il est légitime de penser que la représentation ou la catégorisation d'un groupe social participent à l'identité des individus. Tout nous pousse donc à penser que nous avons là affaire à deux élaborations conceptuelles d'un même phénomène qui correspond à la manière dont les individus perçoivent les groupes sociaux. En toute logique, on peut donc faire l'hypothèse générale que *les éléments centraux de la représentation d'un groupe social sont identiques aux éléments stéréotypiques de la catégorisation de ce même groupe*. Toutefois, cette hypothèse ne doit pas nous faire oublier que classiquement, le statut théorique des notions de stéréotype et de noyau est bien différent. En effet, le stéréotype peut se comprendre comme un schéma simplifié de la catégorie tandis que le noyau doit s'entendre comme la base même de la représentation sociale. En d'autres termes, s'il peut y avoir des catégories "*non stéréotypées*" (de la Haye, 1998, p.33), il ne peut y avoir de représentations sociales sans noyau (Abric, 1987, p.68). Par conséquent, si comme nous en faisons l'hypothèse, il y a bien équivalence entre stéréotype et noyau, cette équivalence porterait sur des contenus et non sur des processus. Cependant, cette conception est nuancée par les suggestions de plusieurs auteurs qui confèrent à la notion de catégorie un rôle explicatif (voir notamment Corneille et Leyens, 1999). En ce sens, les éléments stéréotypiques seraient des rationalisations (Hoffman et Hurst, 1990) qui permettraient à la catégorie de jouer ce rôle. Dans cette perspective, catégorisation et représentation sociales correspondraient à une même structure cognitive destinée à percevoir, interpréter et expliquer l'environnement.

Etude 1: Equivalence entre stéréotypie et centralité

Méthode :

Cette première étude a concerné une population d'étudiants de deuxième année de psychologie de l'université Paul Valéry de Montpellier. L'âge moyen des sujets était de 22 ans pour, 82% étaient de sexe féminin. Les sujets étaient interrogés par questionnaires à l'occasion de séances de travaux dirigés. Ils étaient répartis en deux groupes. Le premier comprenait 30 sujets et répondait à un questionnaire de stéréotypie présenté selon la méthode de Brigham (1971). Le second comprenait 52 sujets qui répondaient à un questionnaire de centralité basé sur la méthode de mise en cause (Moliner, 1994). Les deux questionnaires utilisaient la même liste d'items. Ces items avaient été sélectionnés après analyse du contenu de 7 entretiens non directifs, effectués antérieurement auprès de sujets comparables. Il faut noter ici que notre but n'était pas de réaliser une exploration exhaustive de la catégorie (ou représentation) "personne âgée" dans notre population. C'est pourquoi nous nous sommes contenté d'une phase exploratoire qualitative relativement brève. Le tableau 1 présente les scores obtenus par chaque item aux deux questionnaires. Les items ont été classés par ordre décroissant du score de stéréotypie.

Résultats :

Sur le tableau 1, les items dont les scores de centralité sont en caractères gras appartiennent au noyau de la représentation. Comme cela a été précisé plus haut, il s'agit d'items ayant obtenu, au questionnaire de centralité, un pourcentage de réponses négatives non statistiquement différent de 100% (test de comparaison de distribution de Kolmogorov-Smirnov, voir Kanji, 1999). Pour faciliter la lecture de ce tableau, prenons l'exemple du premier item. Les sujets interrogés estiment en moyenne que 81% des personnes âgées ont beaucoup de temps libre (score de stéréotypie). Par ailleurs, 86% des sujets interrogés estiment qu'une personne n'est pas une personne âgée si elle n'a pas beaucoup de temps libre (score de centralité).

Comme on le constate aisément, les scores de stéréotypie et de centralité sont très bien corrélés entre eux. Globalement, à l'exception notable de l'item 16, plus un item est stéréotypique et plus son score de centralité est élevé, ce qui va dans le sens de notre hypothèse. Mais on peut encore affiner l'analyse. On peut, par exemple, comptabiliser le nombre total de réponses négatives obtenues au questionnaire de centralité par les 10 items les plus stéréotypiques et par les 10 items les moins stéréotypiques. Le tableau 2, qui présente ce décompte, met en évidence le lien entre stéréotypie et centralité. De manière extrêmement nette, les items les plus stéréotypiques obtiennent plus de réponses négatives que les autres. Ils sont donc plus centraux.

Tableau 1 : Scores de stéréotypie (moyenne des réponses individuelles) et de centralité (pourcentage de réponses négatives). Corrélation entre les deux séries. $r=.73$ $p<.01$

	Stéréotypie	Centralité
01. ont beaucoup de temps libre.	81 %	86%
02. incarnent valeurs traditionnelles.	75%	92%

03. sages et expérimentés.	70 %	90%
04. ont une maladie.	67 %	88%
05. sont responsables.	67 %	78%
06. sont souvent seuls.	66 %	73%
07. sont mauvais conducteurs.	63 %	80%
08. sont dépassés par la modernité.	63 %	80%
09. sont généreux.	63 %	75%
10. sont bons cuisiniers.	58 %	73%
11. sont altruistes.	53 %	78%
12. sont inactifs.	53 %	67%
13. ont un caractère difficile.	50 %	80%
14. ne sont pas indépendants.	49 %	61%
15. sont dynamiques.	49 %	32%
16. ont des atteintes mentales.	47 %	82%
17. sont plutôt pénibles.	47 %	65%
18. suivent la technologie.	40 %	15%
19. sont égoïstes.	39 %	46%
20. sont sans gêne.	35 %	51%

Tableau 2 : répartition des réponses au questionnaire de centralité pour les 10 items les plus stéréotypiques et les 10 items les moins stéréotypiques. ($X^2=75.54$ $p<.001$).

	Réponses		
	négatives	positives	total
Items les plus stéréotypiques	430	90	520
Items les moins stéréotypiques	303	217	520

Enfin, une autre façon de traiter ces données consiste à calculer un score de stéréotypie global pour les 5 items centraux et pour les 15 items périphériques. Selon cette procédure, le score moyen de stéréotypie des items centraux s'élève à 68.4% contre 52.6% pour les items périphériques ($t=4.59$ $p<.001$). Encore une fois il apparaît bien que les items centraux sont nettement plus stéréotypiques que les items périphériques.

Etude 2 : Effets différenciés d'une information contradictoire sur le degrés de centralité et de stéréotypie d'une croyance.

Méthode :

Cette deuxième recherche, s'est déroulée avec des étudiants de première année de psychologie de l'Université Vauban de Nîmes. La moyenne d'âge se situait entre 20 et 21 ans et 8% des sujets étaient de sexe masculin. La recherche s'est déroulée en deux temps. Un premier groupe de sujets ($n=78$) a été confronté aux mêmes

questionnaires décrits précédemment, à la différence que, cette fois, chaque sujet devait successivement répondre aux deux questionnaires, celui de centralité et celui de stéréotypie. De plus, la liste des caractéristiques proposées a été réduite aux 10 items les plus pertinents en terme de centralité et de stéréotypie. Ce groupe a servi de groupe témoin. Dans le même temps, il nous a permis de repérer un item fortement central et fortement stéréotypique ("les personnes âgées ont du temps libre"). C'est cet item qui a été contredit dans une deuxième phase de l'expérience.

Dans cette seconde étape, 208 sujets ont été répartis en quatre groupes expérimentaux, selon qu'ils étaient exposés à une contradiction faible ou forte de la croyance et selon qu'ils répondaient ensuite à un questionnaire de stéréotypie ou de centralité. Le mode de présentation de l'information contradictoire s'inspirait du protocole utilisé par Mugny, Moliner et Flament (1997). Les sujets étaient informés des résultats d'une prétendue étude scientifique concernant les personnes âgées. Selon les cas, les résultats de la recherche indiquaient que 12% (contradiction faible) ou 62% (contradiction forte) des personnes âgées interrogées n'avaient aucun temps libre. Ils répondaient ensuite au questionnaire.

Résultats :

Le tableau 3 présente les résultats de la première phase de l'expérience. Les items en gras sont les items faisant partie du noyau (Test Kolmogorov-Smirnov). La corrélation entre les deux distributions est observée ($r=0.65$ $p<.05$). Ce résultat confirme le lien entre centralité et stéréotypie, en mode intra-individuel. De plus, il nous permet de voir que l'item « temps libre », obtient un score centralité (88,46) et de stéréotypie (82,28) élevé, ce qui correspond d'ailleurs aux résultats de la précédente recherche.

La figure 1 présente les scores de centralité et de stéréotypie de l'item "temps libre" dans les conditions contrôle, contradiction faible et contradiction forte. En premier lieu, on peut constater que l'exposition à l'information contradictoire a bien un effet sur les scores de centralité et de stéréotypie. Toutefois, la comparaison des scores entre les conditions contrôle et contradiction faible nous apprend que cet effet n'est pas de même ampleur. Pour ce qui concerne le score de centralité, on ne constate aucune différence significative entre les deux conditions (88.46 vs 76.47 $\chi^2=2.40$ ns). Par contre, on observe une différence significative pour ce qui concerne le score de stéréotypie (82.28 vs 66.13 $t=4.99$ $p<.0001$). Ainsi, il semble bien que l'information faiblement contradictoire n'ait pas eut de véritable impact sur la centralité de la croyance.

Tableau 3 : Scores de centralité et de stéréotypie des 10 items dans la condition contrôle.

Items	Scores de centralité	Score de stéréotypie
expérience	93,59	72,38
malade	89,74	70,28
mauvais conducteur	89,74	64,36
temps libre	88,46	82,28

traditions	88,46	74,64
modernité	82,05	74,88
seul	82,05	64,94
problème mental	80,77	52,54
responsable	69,23	60,06
généreux	65,38	55,63

Insérer ici Figure 1

Si l'on compare à présent les conditions contrôle et contradiction forte, on constate que les baisses des scores de centralité et de stéréotypie sont toutes deux significatives (88.46 vs 70.59 $\chi^2=5.05$ $p<.05$ pour la centralité et 82.28 vs 58.80 $t=7.20$ $p<.0001$ pour la stéréotypie). Ainsi, l'impact de l'information fortement contradictoire s'est aussi bien porté sur la centralité de la croyance que sur sa stéréotypie. On notera toutefois que le score de centralité baisse dans des proportions beaucoup moins importantes que le score de stéréotypie.

Globalement, on peut dire que la diminution observée des scores de centralité et de stéréotypie est proportionnelle à la force de la contradiction. Plus forte est cette dernière et plus nette est la diminution des scores. Cette dynamique se rapproche sensiblement du mode de changement de type book-keeping mis en évidence par Weber et Crocker (1983). Toutefois, ces résultats suggèrent que ce mode d'évolution ne s'opère pas de la même manière pour les scores de centralité et de stéréotypie. En effet, la diminution du score de stéréotypie est plus importante que la diminution du score de centralité. Ainsi, une contradiction faible n'entraîne pas de changement significatif sur la centralité, alors qu'elle a un impact sur la stéréotypie. Ce résultat suggère donc que la centralité d'une croyance est plus résistante à la contradiction que son caractère stéréotypique.

Discussion

Bien que satisfaisants dans leur ensemble, ces résultats ne permettent pas d'affirmer de manière définitive que les éléments centraux de la représentation d'un groupe social sont identiques aux éléments stéréotypiques de la catégorisation de ce même groupe. Il faudra sans doute d'autres recherches et d'autres observations pour s'assurer du bien fondé de cette assertion. Toutefois, il nous semble que cette étude soulève plusieurs questions concernant les relations entre catégorisation et représentation sociales, entre stéréotype et noyau.

En premier lieu, on peut se demander si, à l'instar des éléments centraux, les éléments stéréotypiques ne joueraient pas, dans la catégorie, un rôle structurant. Ainsi que le remarquent Corneille et Leyens (1999, p.50) : *“Nos catégories ne sont pas formées d'une sommation de traits mais d'une grappe de traits qui entretiennent des relations entre eux...”*. Ainsi donc, il s'agit bien, pour ces auteurs de structures cognitives. Dès lors, on peut faire l'hypothèse que les éléments stéréotypiques assurent, au sein de ces structures un rôle déterminant,

notamment de part leur propriétés explicatives ou rationalisantes. Par exemple, dans l'étude 1, l'item n°4 (maladie) peut apparaître comme une explication de certaines autres caractéristiques attribuées aux personnes âgées (items 12, 13, 14). En somme, on aurait là une organisation proche de celle que l'on peut observer dans les représentations sociales entre éléments centraux et périphériques. Or, il apparaît de plus en plus nettement aujourd'hui que le modèle du noyau est d'une grande utilité pour comprendre les phénomènes de dynamique représentationnelle (cf. Moliner, 2001). Ainsi donc, la possibilité d'appliquer ce modèle aux catégorisations sociales pourrait ouvrir des perspectives nouvelles pour la compréhension des phénomènes de dynamique de ces mêmes catégorisations.

Par ailleurs, on peut s'interroger sur l'équivalence réelle ou supposée des modèles de la catégorisation et de la représentation sociale lorsqu'il s'agit d'étudier la manière dont les individus perçoivent les groupes sociaux. Doit-on considérer que nous avons deux modèles théoriques d'un même phénomène ou doit-on penser qu'il y a deux processus socio-cognitifs différents. D'un point de vue, on aurait un seul processus, conduisant à l'élaboration d'une forme de savoir naïf que l'on décrit et que l'on étudie au travers de deux constructions théoriques différentes. De l'autre, on aurait deux processus distincts, conduisant à l'élaboration de deux formes distinctes de savoir naïf concernant les groupes sociaux. Nos résultats ne permettent pas de trancher cette question. Plus exactement, ils apportent des éléments convergents avec les deux termes de l'alternative. En effet, on l'a vu, il existe dans notre étude une nette corrélation entre stéréotypie et centralité, ce qui va dans le sens d'une unité de processus. Cette corrélation est observée à 2 reprises aussi bien en mode inter-sujets (étude 1) qu'intra-sujets (étude 2). Mais on doit aussi remarquer qu'un des items utilisés dans notre recherche ("atteinte mentale") présente un faible score de stéréotypie alors qu'il appartient au noyau de la représentation dans l'étude 1 et qu'il présente un fort score de centralité dans l'étude 2 (80,7%). Si l'on considère que la catégorisation sociale et la représentation sont des processus socio-cognitifs débouchant sur la construction de structures cognitives, alors on doit conclure que nous avons affaire à deux structures différentes puisqu'un élément fortement consensuel dans l'une ne l'est pas dans l'autre.

Un autre argument plaide en faveur d'une distinction entre représentation et catégorisation. On l'a vu, nos résultats suggèrent nettement que la centralité d'une croyance est plus résistante à l'information contradictoire que son caractère stéréotypique. Mais on peut se demander si ce phénomène n'est pas le fruit d'utilisations différentes des cognitions issues du processus représentationnel ou du processus de catégorisation. En effet, un élément stéréotypique correspond à une caractéristique que les sujets utilisent pour *décrire* les membres d'une catégorie tandis qu'un élément central est utilisé pour *définir* les membres de la catégorie. En d'autres termes, après avoir été exposés à l'information contradictoire, les sujets se livrent à deux tâches différentes. Dans un cas, ils produisent une description des membres de la catégorie et on peut faire l'hypothèse que la mise en sommeil d'un élément de description ne constitue pas une remise en cause fondamentale. Après tout, nous pouvons tous décrire un oiseau en omettant de parler de ses plumes. Dans l'autre cas, il définissent la catégorie et on peut alors faire l'hypothèse que l'abandon d'un élément de

définition constitue une profonde remise en question. Il paraît difficile d'accepter l'idée que les plumes ne constituent pas un critère pertinent pour reconnaître l'animal "oiseau". Selon cette perspective, on pourrait alors supposer que la catégorisation et la représentation sociale correspondent à des contenus sensiblement identiques (cf. étude 1 et condition contrôle de l'étude 2) qui supportent des processus différents.

Enfin, on doit remarquer la troublante similitude entre le paradigme imaginé par Weber et Crocker (1983) pour l'étude de l'évolution des stéréotypes et le paradigme de la "mise en cause" (Moliner, 1988, 1994). En effet, Weber et Crocker présentent à des sujets des informations contre-stéréotypiques concernant les membres d'une catégorie donnée. Ils réalisent donc une mise en cause des croyances stéréotypiques. Or, confrontés à des informations contre-stéréotypiques, les sujets peuvent adopter trois stratégies (Rothbart, 1981). La stratégie de l'incrémentation ("book-keeping") est progressive. L'évolution du stéréotype est proportionnelle à la quantité d'informations contre-stéréotypiques. La stratégie de la "conversion" est plus brutale. L'évolution du stéréotype est radicale. Enfin, la stratégie du "sous-typage" est défensive. Elle consiste, pour les sujets, à définir une nouvelle catégorie rassemblant les individus non stéréotypiques. En matière de représentation sociale, on a pu observer des stratégies évolutives du type "book-keeping" ou "conversion" lorsque les informations contradictoires étaient attribuées à une source dont l'autorité épistémique était incontestable (Mugny, Moliner, Flament, 1997) et qui ne portait pas atteinte à l'identité des sujets (Tafari, Mugny, Bellon, 1999). Mais on a aussi régulièrement observé des stratégies défensives. Ainsi, lorsque des sujets sont confrontés ponctuellement à une information mettant en cause un élément central (comme c'est le cas dans la présente étude), ils "réfuted" (Moliner, 1994) une partie de cette information. Cette activité de réfutation s'apparente au sous-typage puisqu'elle consiste à considérer qu'un exemplaire non conforme au noyau de la représentation relève d'une autre catégorie. Au contraire, lorsque des sujets sont confrontés durablement (par exemple à l'occasion d'un changement environnemental) à des mises en cause de leurs croyances centrales, ils tentent de rationaliser les contradictions qu'ils rencontrent en développant ce que Flament (1989) a appelé des "schèmes étranges". Ils effectuent alors l'opération inverse du sous-typage en développant des arguments qui permettent de conserver, dans le champ de la représentation, des exemplaires non conformes au noyau de celle-ci. Certes, comparaison ne vaut pas raison ! Mais toutes ces similitudes nous poussent à penser que les recherches menées sur la dynamique des catégories et des stéréotypes tout comme celles menées sur la dynamique des représentations sociales pourraient trouver un mutuel profit à confronter leurs acquis et leurs interrogations.

Références bibliographiques :

- ABRIC, J.C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales*. Thèse d'état. Aix-en-provence.
- ABRIC, J.C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset : Delval.
- ABRIC, J.C. (1994). Les représentations sociales: aspects théoriques. In Abrid, J.-

- C. (Ed). *Pratiques sociales et représentations*. Paris: P.U.F. 11-36.
- ABRIC, J.C. & CAMPOS, P.H.F. (1996). Les éducateurs et leur représentation sociale de l'enfant de rue au Brésil. In J.C. Abric (Ed.). *Exclusion sociale, insertion et prévention*. Toulouse : ERES. 137-150.
- BRAND, E.S., RUIZ, R.A.& PADILLA, A.M. (1974). Ethnic Identification and preference : A review. *Psychological Bulletin*. 81, 860-890.
- BREWER, M.B. & LUI, L. (1989). The primacy of age and sex in the structure of person categories. *Social Cognition*. 7, 262-274.
- BRIGHAM, J.C. (1971). Ethnic stéréotypes. *Psychological Bulletin*. 76, 15-38.
- CORNEILLE, O. (1997). La catégorisation sociale. In J.P. Leyens & J.L. Beauvois (Ed.). *L'Ere de la cognition*. Grenoble : P.U.G. 33-48.
- CORNEILLE, O. LEYENS, J.P. (1999). Catégories, catégorisation sociale et essentialisme psychologique. In R. Bourhis & J.P. Leyens (Eds), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Sprimont : Mardaga. 41-68.
- DE LA HAYE, A.M. (1998). *La catégorisation des personnes*. Paris: P.U.G.
- DOISE, W., DESCHAMPS, J.C., MEYER, G. (1978). The accentuation of intra-category similarities. In H. Tajfel (Ed.). *Differentiation between social groups : Studies in the social psychology of intergroup relations*. London : Academic Press.
- DORAI, M. (1989). Représentations sociales et stéréotypie. In J.L. Beauvois, R.V. Joule & J.M. Monteil. (Eds.). *Perspectives cognitives et conduites sociales. 2. Représentation et processus sociocognitifs*. Cousset : Delval. 117-141.
- DUNCAN, B. (1976). Differential social perception and attribution of intergroup violence : Testing the lower limits of stereotyping Blacks. *Journal of Personality and Social Psychology*. 34, 590-598.
- FLAMENT, C. (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.) *Les représentations sociales*. Paris : Puf. 204-219.
- FLAMENT, C. (1994). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In J.C. Abric (Ed.) *Pratiques sociales et représentations*. Paris: P.U.F. 37-58.
- HERZLICH, C. (1973). La représentation sociale. In S. Moscovici (Ed). *Introduction à la psychologie sociale*. Paris : Larousse. 303-325.
- HEWSTONE, M. (1989). Changing stereotypes with disconfirming information. In D. Bar-Tal, C.F. Grauman, A.W. Kruglanski & W. Stroebe. (Eds.). *Stereotypes and prejudice: changing conception*. New-York : Springer Verlag. 207-233.
- HOFFMAN, C. & HURST, N. (1990). Gender stereotypes : Perception or rationalization ? *Journal of Personality and Social Psychology*. 58, 197-208.
- JODELET, D. (1984). Représentation sociale: phénomène, concept et théorie. In S. Moscovici (Ed) *Psychologie sociale*. Paris: P.U.F. 357-378.
- JODELET, D. (1989). *Folies et représentation sociales*. Paris : Puf.
- KANJI, G.K. (1999). *100 Statistical tests*. London : Sage.
- KATZ, D. & BRALY, K.W. (1933). Racial stereotypes in one hundred college students. *Journal of Abnormal and Social Psychology*. 28, 80-290.
- LIPPMAN, W. (1922). *Public opinion*. New York : Harcourt, Brace, Jovanovitch.
- LORENZI-CIOLDI, F. (1988). *Individus dominants et groupes dominés*. Grenoble: PuG.
- MAMONTOFF, A.M. (1995). *Pratiques nouvelles et transformation de la*

- représentation de l'identité : le cas des Gitans sédentaires et des Gitans nomades*. Thèse de Doctorat. Université Paul Valéry. Montpellier.
- Mc CAULEY, C. & STITT, C.L. (1978). An individual and quantitative measure of stereotypes. *Journal of Personality and Social Psychology*. 39, 929-940.
- MOLINER, P. (1988). Validation expérimentale de l'hypothèse du noyau central des représentations sociales. *Bulletin de psychologie*. 387, 759-762.
- MOLINER, P. (1994). Les méthodes de repérage et d'identification du noyau des représentations. In C. Guimelli (Ed). *Structure et transformation des représentations sociales*. Paris : Delachaux et Niestlé. 199-232.
- MOLINER, P. (1997). Représentation et cognition sociales. In J.P. Leyens & J.L. Beauvois (Ed.). *L'Ere de la cognition*. Grenoble : P.U.G. 273-288.
- MOLINER, P. (2001). (Ed.) *La dynamique des représentations sociales*. Grenoble : P.U.G.
- MOSCOVICI, S. (1961). *La psychanalyse, son image, son public*. Paris: P.U.F.
- MOSCOVICI, S. (1993). Introductory address given at the First International Conference on Social Representations. Ravello, Italy, 1992. *Papers on social representations*. 2, 3, 160-170.
- MUGNY, G., MOLINER, P., FLAMENT, C. (1997). De la pertinence des processus d'influence sociale dans la dynamique des représentations sociales : une étude exploratoire. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*. 10, 31-49.
- MUGNY, G., QUIAMZADE, A., TAFANI, E. (2001). Dynamique représentationnelle et influence sociale. In P. Moliner (Ed.). *La dynamique des représentations sociales*. Grenoble : P.U.G. 123-162.
- QUATTRONE, (1986). On the perception of a group's variability. In S. Worchel & W.G. Austin (Eds). *Psychology of intergroup relations*. Chicago : Nelson-Hall.
- RICE, S.A. (1926-1927). Stereotypes, a source of error in judging human character. *Journal of Personnel Research*. 5, 267-276.
- ROTHBART, M. (1981). Memory and social beliefs. In D. Hamilton (Ed.) *Cognitive processes in stereotyping and intergroup relations*. Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- TAFANY, E., MUGNY, G., BELLON, S. (1999). Irréversibilité du changement et enjeux identitaires dans l'influence sociale sur une représentation sociale. *Psychologie et Société*. 2, 73-104.
- TAJFEL, H. (1972). La catégorisation sociale. In S. Moscovici (Dir.). *Introduction à la psychologie sociale*. Vol. 1, Paris: Larousse.
- TAJFEL, H., SHEIKH, A.A., GARDNER, R.C. (1979). Contenu des stéréotypes et inférence de la similarité entre des membres de groupes stéréotypés. In W. Doise (Ed.). *Expériences entre groupes*. Paris : Mouton.
- TAJFEL, H. & TURNER, J.C.(1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W.G. Austin & S. Worschel (Eds.). *The social psychology of intergroup relations*. Belmont, CA: Wadsworth.
- WEBER, R. & CROCKER, J. (1983). Cognitive processing in the revision of stereotypic beliefs. *Journal of Personality and Social Psychology*. 45, 961-977.